

A HUMAN
E
ING ANOTHER
B
KIND OF HERO

Koclico :

« Nous pouvons créer une révolution humaine »

De plus en plus présente sur le

*terrain, **l'artiste***

entend renflouer les

rangs de la lutte grâce

à l'art sous toutes ses

formes. .



La brume se lève sur la robe des montagnes grenobloises. Au milieu d'une plaine verdoyante, des silhouettes enveloppées de rouge s'éveillent. Doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Le rythme, tout à coup, se fait urgence. Ces corps semblables dansent et luttent, gesticulent, puis courent au-devant des forêts. En arrière-plan, le chant intime à une rage créatrice et fédératrice. Sorti à l'automne dernier, « Ohrage », premier single de Koclico, est devenu un hymne dans le milieu de l'activisme climatique. A travers sa création, l'artiste

cherche à parler « de l'interdépendance entre toutes les formes de vies et de la force de notre rage au service de l'amour. »

Comment décririez-vous votre lien avec le vivant ?

Je suis née en Italie avant que ma famille emménage du côté de Grenoble. J'ai grandi entourée par les montagnes, et en sentant chaque saison défiler. Mon lien avec la nature a toujours été très fort. Pour moi, il était absolument hors de question de partir vivre en ville ! Pour autant, je ne dirai pas que j'étais « écolo ». J'avais surtout du bon sens dans ma pratique, grâce à mes parents qui faisaient attention à notre alimentation, qui triaient les déchets... Je votais écolo, mais sans forcément être activiste et faire attention à ma consommation.

Quel a donc été le déclic pour vous lancer dans l'activisme ?

En 2015, je suis partie vivre à Paris car je voulais devenir comédienne. J'y suis tombée en dépression, j'avais besoin de trouver du sens à ma vie. Je me suis alors tournée vers le bouddhisme japonais. Cette pratique insiste beaucoup sur l'interdépendance entre soi et

ROCKING

l'importance de prendre la responsabilité de sa propre vie. Cela m'a aidée à voir la vie différemment, notamment en termes d'attention à l'autre. L'année suivante, je suis tombée sur le documentaire *En quête de sens* qui m'a chamboulée. Puis, en 2019, La Base s'est installée à 50 mètres de chez moi. C'est rapidement devenu mon QG et j'ai décidé de m'y investir en tant qu'activiste, en y montant des événements culturels.

Votre engagement a des racines profondément spirituelles. En Occident, c'est un sujet encore un peu tabou !

Je n'aurais pas pensé pouvoir dire ça un jour ! J'ai longtemps été aussi éloignée de la politique que des religions. **Ma devise, c'était « ni dieu ni maître » !**

(rires). C'est vrai que c'est tabou. En parler fait très vite prosélyte. Je trouve que notre société traverse un véritable désert spirituel. Il y a autour de moi beaucoup de personnes qui sont en quête, qui ont besoin de croire en quelque chose. Aujourd'hui, ma spiritualité constitue le socle de ma vie. Avec l'art et le militantisme, ces piliers créent le triangle sur lequel repose mon quotidien. Cette spiritualité, je la vie autant à travers le

bouddhisme qu'à travers une balade en forêt, un émerveillement, la créativité. Ce contact avec quelque chose qui nous dépasse, ça me revitalise, ça me ressource. Je me sens invaincue car je sais que quoi qu'il arrive, j'ai un moyen concret de me donner force et espoir au quotidien.

Rien n'est impossible, on peut tout transformer, surtout nous.

Quelle serait votre définition personnelle de la spiritualité ?

La première image qui me vient, c'est un puits sans fond, une source abondante d'énergie qu'on ne voit pas, mais qu'on ressent. La spiritualité, c'est se connecter et rendre visible tout cela en y croyant. Pour, potentiellement, créer une révolution humaine.

A quel moment avez-vous décidé que vous étiez une artiste ?

Je n'utilise pas ce terme depuis très longtemps. En fait, il est arrivé assez tard. J'aime faire beaucoup de choses, vivre plein d'expériences. L'artivisme, mettre mon art au service du militantisme, est pour moi une manière de valoriser ma passion. J'y mets toute mon énergie et mon temps, et cela est utile à la lutte.

A quoi ont ressemblé vos premiers pas dans l'artivisme ? Comment avez-vous senti que ce que vous faisiez était nécessaire pour la lutte ?

Lorsque j'ai commencé à organiser des premières jam session à La Base, je ressentais un sentiment incroyable. Ce n'était pas juste pour moi, je faisais cela pour amener du public à rencontrer la lutte différemment. J'ai très vite été dans l'ombre de l'organisation, mais ne pas être sur scène me frustrait. En 2018, j'avais croisé la Marche du siècle, j'entendais les slogans et j'avais envie d'être à leur place. Au bout d'un an d'actions à La Base, je suis devenue animatrice dans les marches. Je voulais mettre plus de créativité dans ces manifestations. Et là, j'ai senti que j'étais à ma place.

Par la suite, le mécanisme s'est enclenché. Pendant la séquence de la réforme des retraites, nous organisons trois à quatre manifestations par semaine. C'était de la folie ! A ce moment-là, Mathilde, l'une de nos amies, a été filmée en train de danser. La vidéo a fait le buzz. De là est né PlanèteBoumBoum, le collectif artistique d'Alternatiba.

D'où vient votre passion pour le chant ?

J'ai grandi avec Norah Jones et les musiques de mon père, qui est chanteur autodidacte. Enfant, j'étais souvent malade. Je vivais recroquevillée dans ma bulle avec ces chansons. Lors de ma dépression, la musique est réapparue dans ma vie et je crois que ça m'a aidée à me soigner. La voix, le fait de créer, ont repris de l'importance. Je me suis mise à chanter dans les rues, avec des sans-abris, des potes qui faisaient la manche avec leurs guitares. Puis j'ai eu envie de professionnaliser.

De là est née Koclico ?

Pas tout de suite ! La route a été longue. J'ai participé à The Voice, un peu à contrecœur, puis j'ai co-créé le duo Hessi avec une amie. Cela m'a permis de reprendre du plaisir à chanter. J'ai renoué avec la créativité qui a rejailli à ce moment-là. Nous avons par exemple joué à Kingersheim, au camp écolo en Alsace. Puis j'ai fini par réussir à créer seule.

Votre single « Ohrage » est devenu une référence dans les manifestations pour le climat. Quel était votre objectif en composant ce texte ?

Ma source principale d'inspiration, c'est

ma révolution humaine. C'est par le biais de cette philosophie que j'écris. J'essaie de partager avec sincérité mes doutes et mes peurs. A l'origine, ce texte devait être un slogan en manifestation. Le duo Mab m'a poussée à l'assumer en tant qu'artiste. Grâce au soutien d'autres personnes, nous avons écrit ce texte en deux semaines. C'est presque une œuvre collaborative ! Maintenant, les gens disent que c'est un hymne au collectif et à la force qui nous soulève lorsque nous sommes ensemble pour la lutte.

La première fois que j'ai chanté « Ohrage » en manifestation a été un moment très fort. Je rêvais de chanter sur les plus grandes scènes du monde, et finalement, c'est ce que j'étais en train de faire. J'étais devant le peuple, des milliers de personnes, et je chantais pour la dignité de la vie, pour la justice, pour le vivant. C'était incroyable !

Pourquoi l'art est-il essentiel dans le milieu de l'activisme ?

L'art fait partie de nous. L'humain a toujours su regarder le vivant avec un regard émerveillé, en essayant de le représenter à sa façon. L'art permet de rendre visible tout le royaume des sens et des émotions. Pour communiquer, je suis surtout à l'aise en chantant. Si un film a changé ma vie, si des chansons continuent de me soutenir, je crois que cela peut fonctionner pour d'autres. Ça revitalise, ça peut donner de la joie. L'art est un langage universel.

Depuis peu, vous faites également partie de GNews, un compte Instagram qui aborde l'écologie par le prisme de l'humour. L'information circule-t-elle mieux par ce biais ?

L'humour est aussi une forme d'art. Ce ton amène un peu de légèreté et permet de soutenir les militants. Le but est finalement de mettre en valeur notre message. On touche parfois d'autres générations. Pour nous, il s'agit d'un espace de liberté ressourçant. Mais cela interroge aussi beaucoup sur la manière dont notre époque réagit à la satire :

beaucoup de personnes, qui ont perdu le réflexe de vérifier les sources, prennent parfois nos vidéos au pied de la lettre !

Le monde tournerait-il mieux s'il était gouverné par des artistes ?

Non ! (rire) Chacun doit faire ce qu'il sait faire. Les artistes donnent du pouvoir aux mots, à la musique, à la poésie, aux gens. L'artiste est déjà au pouvoir à cet endroit de l'émotion. Il touche au niveau du cœur. Le politique a une autre mission. Il doit mettre le peuple en priorité, l'écouter, faire en sorte qu'il soit en sécurité. C'est comme un parent qui va chérir son enfant et faire en sorte qu'il ait tout ce qu'il faut pour se nourrir. Aujourd'hui ce système-là n'a plus aucun sens car tout est à réinventer, on est encore en monarchie. En tout cas, je ne me sens pas représentée.

De quoi vit-on lorsque l'on est artiste ?

Je suis intermittente du spectacle. Je vis de la voix off et de mon métier de comédienne. Toute ma vie tourne finalement beaucoup autour de la voix.

Des personnes vous inspirent-elles au quotidien ?

Toutes les personnes que je rencontre dans ce milieu m'inspirent et me touchent. Je crois qu'aujourd'hui, j'arrive à me nourrir des singularités des personnes qui m'entourent, activistes ou non.

Quel regard portez-vous sur l'avenir ?

J'essaie de cultiver l'espoir. J'ai un regard de combattante, qui va s'acharner et mettre sa vie au service des luttes mais avec beaucoup d'amour et de joie.



Gardez l'oreille aux aguets ! En février, Koelico sort un nouveau single. En mars, on court acheter son premier EP.